

Fiche de lecture

« Soldats

Combattre, tuer, mourir :

procès-verbaux de récits de soldats allemands » ;

Sönke Neitzel, Harald Welzer ; nrf essais / Gallimard ;

2013 pour l'édition française, 2011 pour l'édition allemande ;

traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Paroles de soldats allemands

Les Britanniques ont procédé pendant la Seconde Guerre mondiale à l'écoute de certains de leurs prisonniers de guerre. La parole de ceux-ci pouvait être encouragée par des mouchards infiltrés dans le camp de prisonniers. Ces méthodes n'étaient d'ailleurs pas une nouveauté en 1939.

Il y eut approximativement un million de soldats allemands faits prisonniers par les Britanniques entre septembre 1939 et mai 1945. 10 191 prisonniers de guerre allemands et 563 italiens ont fait l'objet d'écoute ; il fut rédigé 16 960 comptes-rendus d'écoute pour les Allemands et 1943 pour les Italiens. Cela représente 48 000 pages ! Du camp américain de Fort Hunt ont été conservés 3 298 dossiers de prisonniers issus de la Wehrmacht et de la Waffen SS.

Ce livre fait une synthèse thématique de ces rapports d'écoute. Les thèmes abordés sont très nombreux. Dans le cadre des centres d'intérêt du Cercle d'étude, je sélectionne quelques problématiques.

I. **Analyse des sources et leurs limites**

A. **Ce qu'on se raconte et ce qui ne se dit pas dans un groupe de soldats (à l'époque uniquement masculins)**

Il est à remarquer que sous le national-socialisme tout particulièrement, mais pas exclusivement, l'extrême valorisation de la « communauté », de la « camaraderie » conduit à la « surélévation constante du collectif et une dévaluation permanente de l'individu. » Les conversations qui ont été analysées dans ce livre concernent celles tenues dans des camps de prisonniers où les hommes sont encore sous la pression du groupe, sous le regard des camarades.

Les soldats racontent ce qui les valorise, c'est-à-dire d'abord leurs prouesses militaires.

Le choix de leurs récits permet de montrer « ostensiblement que l'on appartient au même groupe, à la même communauté d'expérience. »

Il leur est impossible d'évoquer des sentiments comme la peur ou le désespoir, ou d'avouer qu'ils ont vomi ou fait dans leur pantalon : ce n'est pas parce que cela n'est jamais dit que cela n'a pas eu lieu ! A la rigueur, on peut évoquer ces « faiblesses » en parlant d'un camarade : « ce sont ainsi les autres qui servent en quelque sorte de délégués, de "benêts" pour exprimer leurs propres sentiments. »

De même la mort est très rarement nommée. Les soldats parlent très exceptionnellement de la possibilité permanente d'être tués et « l'agonie n'apparaît pas en tant que processus dans les conversations : ici, les gens sont "zigouillés", "descendus", "expédiés", ils "coulent" ou ils "sont tous partis". »

On note très peu de témoignages de sympathie ou d'empathie envers « ceux d'en face » : est-ce parce que ces soldats pensent être déconsidérés par leurs pairs en exprimant ces sentiments ou est-ce parce qu'ils ont été incapables de les ressentir ?

Des éléments factuels, connus de tous, ne sont pas rappelés, sauf si un mouchard pose des questions précises pour obtenir des connaissances techniques, stratégiques.

Dans les conversations, quel que soit le sujet, « le besoin de consensus n'admet pas l'insistance, un questionnement appuyé ou le développement d'une argumentation. » Par ailleurs, dans ces conversations au jour le jour, les sujets « théoriques », politiques, idéologiques, voire philosophiques sont peu abordés (moins d'un cinquième des conversations) : « les questions liées au quotidien de la guerre préoccupaient bien plus les hommes ».¹

D'autre part ce qui est considéré comme évident, partagé par tous n'est pas abordé ou en tout cas pas développé : ainsi les faits de guerre positifs de la Waffen-SS² (batailles remportées avec peu de pertes) « n'entraient pas dans le schéma narratif dominant de la Wehrmacht, on ne les racontait pas. »

De même, le sujet concernant l'extermination des juifs, par exemple, « est plus fréquemment abordé par ceux qui considèrent que la persécution et l'extermination constituent des erreurs » alors que ceux qui approuvent cette politique n'éprouvent pas le besoin de parler de ce sujet.

On a donc une vision déformée de l'état d'esprit majoritaire à travers ces comptes-rendus d'écoute.

B. L'exagération et l'anecdotique pour capter l'attention des auditeurs

« Un critère central d'une "bonne histoire", une histoire qui mérite d'être racontée et entendue, est l'aspect inhabituel de ce que l'on raconte, son côté exceptionnel, qu'il soit particulièrement agaçant ou réjouissant, humoristique, cruel ou héroïque. »

1 Un lieu clos comme un camp de prisonniers de guerre n'est guère propice à de grands débats, d'autant plus que ces hommes ont été façonnés par une intense propagande et un contrôle efficace de la parole.

2 900 000 hommes de la Waffen-SS, créée par le NSDAP, furent enrôlés au cours de la guerre. Les rivalités avec la Wehrmacht furent nombreuses. Les récits des soldats de la Wehrmacht concernant les crimes de la Waffen-SS permettaient d'en dédouaner la Wehrmacht : leurs propos ne sont pas une source totalement fiable sur les agissements de la Waffen-SS, n'étant peut-être « que les projections de leurs propres méfaits ».

Par ailleurs la forfanterie est un moteur essentiel pour « améliorer » un récit. « [Le] schéma narratif consistant à présenter les conditions générales comme particulièrement hostiles afin d'augmenter la portée de son propre succès se retrouve dans tous les procès-verbaux. » Tout soldat qui parle à d'autres soldats prisonniers présente ses faits et gestes comme honorables (= respectueux des consignes, comme se battre jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'au dernier combattant) voire comme héroïques, ce qui le force « à se démarquer des "autres", censés ne pas avoir respecté les normes. [...] On incriminait volontiers des groupes relevant d'autres grades que le sien », une autre partie de la Wehrmacht voire la Waffen-SS. Et, en particulier, les commentaires sur les Italiens étaient unanimement méprisants.

D'autre part, lors des conversations qui ne sont que de simples bavardages on peut affirmer une chose et dire le contraire quelques jours après : « il arrive souvent en effet que l'aspect relationnel d'un entretien joue un bien plus grand rôle que les contenus qui y sont communiqués. »

C. Sélection par les transpositeurs

Certains thèmes sont absents des comptes-rendus car « les officiers britanniques et américains chargés des écoutes n'ont certainement pas jugé que ce type de récits méritait d'être consigné par écrit ». Ainsi, les « fantasmes » (sur les juifs et les aryens), les conversations débordantes sur « les femmes » sont peu retranscrits. « Ni les Britanniques ni les Américains ne considéraient ce genre de thème comme d'importance stratégique » !!! Par contre, bien évidemment, tout ce qui concernait les nouveaux matériels militaires, les projets d'innovations techniques est largement présent dans les comptes-rendus d'écoute. De même les analyses par les soldats prisonniers de l'évolution probable de la guerre sont un élément essentiel de compréhension du moral et des motivations des troupes allemandes.

Ainsi, tout ce qui est apparaît dans les 48 000 pages n'est pas forcément vrai et beaucoup de points essentiels ne sont pas percevables.

II. **Cadre de référence des militaires**

A. Une société survalorisant les aspects militaires

La propagande, l'éducation nazies, cherchaient à ancrer les « valeurs militaires » dans la population civile « afin de préparer le peuple à la guerre, y compris sur le plan intellectuel, et de constituer une "communauté de destin" unie et désireuse de se battre [...] L'objectif était de militariser, dans une mesure considérable, la société allemande. » Il s'agit d'un recentrage sur les principes d'honneur, de bravoure, d'engagement inconditionnel pour le peuple et la patrie et de rejet des idéaux humanistes et des principes d'égalité.

La violence constituait pour beaucoup une expérience quotidienne : « dans les écoles primaires, les lycées, les internats, les centres de formation des cadets, on frappait tout autant que dans le travail agricole ou dans l'apprentissage. »

B. Les valeurs militaires

Dans ce contexte politique, culturel, les soldats, a fortiori, étaient imprégnés de l'impératif de combattre pour sa patrie, de l'idéal de la mort héroïque, de la nécessité de défendre sa position jusqu'à la dernière cartouche. Mais « le sacrifice dépourvu de sens militaire n'avait pas de place dans leur univers normatif. Se sacrifier n'était pas exclu en soi, mais cela devait avoir une quelconque valeur instrumentale. Lorsque celle-ci n'existait pas, on déposait les armes, d'autant plus que la captivité – tout particulièrement à l'ouest – n'était pas considérée, en soi, comme quelque chose de déshonorant. »

Les mots clés concernant les valeurs militaires sont : obéissance, discipline, bravoure, accomplissement du devoir. Ces normes « étaient des valeurs toutes naturelles, connues et acceptées de tous ». Un prisonnier de guerre raconte : « Nous avons exécuté [les ordres] parce que nous avons été bien éduqués. Un ordre est un ordre, ça va de soi, et en particulier sur le front. »

« Quelles qu'aient été les différences sociales entre les dix-sept millions de soldats de la Wehrmacht, ils partagèrent pendant leur passage sous les drapeaux, le même système de valeur militaire. »

On exigeait donc des soldats « dureté, détermination et obéissance. La lâcheté était ignominieuse, l'hésitation contraire à l'esprit du soldat. » La guerre relève en partie des mêmes valeurs que le sport : « cette dimension de la compétition et du sport, couplée à une fascination typiquement [sic] masculine pour la technique, fait partie du cadre de référence [des soldats ...] ; la victime, comme individu ou comme partie d'un collectif, n'a en l'occurrence aucune importance. » Les auteurs notent que même les pertes au sein de l'unité au combat « contribue au caractère sportif des opérations et à l'expérience esthétique qui s'associe à la destruction : le risque en est un élément essentiel, et, si l'on a des chances de survivre, c'est grâce à une habileté particulière. »

C. Le métier de militaire, un métier d'homme comme un autre

Par ailleurs, le métier de militaire relève des mêmes réflexes que les autres métiers : il s'agit de faire de son mieux, de bien accomplir sa mission, d'être efficace, « productif ». Les auteurs évoquent les « travailleurs de la guerre ». La jauge de l'efficacité de ces « travailleurs de la guerre » est par exemple le nombre d'avions descendus, de tonneaux coulés ...

De très nombreuses récompenses furent créées formant un « système raffiné de distinctions pour bravoure [...] complété par une myriade d'insignes de combat, qui, sous cette forme, n'existaient qu'en Allemagne. [...] Etre resté sans décorations était perçu comme infamant. »

L'armée étant une « entreprise » comme une autre, on retrouve des récits relevant des mêmes ressorts que ceux autour de la machine à café d'une société : des histoires « expriment une plainte éloquente sur l'incompétence de la direction et l'insuffisance du matériel, mais aussi le brillant succès remporté en dépit des circonstances défavorables » !!!

Parmi les sujets habituels de ces hommes entre eux, il y a les relations sexuelles, y compris celles imposées : « les histoires de "baise" forcée font de toute évidence partie de l'inventaire normal des entretiens entre soldats et ne provoquent aucune espèce de malaise. » On trouve aussi dans les procès-verbaux beaucoup de discussions sur les maladies sexuelles.

D. La perception des crimes de masse

« Les récits des crimes n'avaient rien d'exceptionnel. Ils étaient délayés dans des discussions portant sur de tout autres sujets. » Il est évident pour les auteurs que « les exécutions de masse ne présentaient aucun élément sortant du cadre de référence des soldats et s'opposant radicalement à leur vision du monde. »

Toutefois, un certain nombre des soldats écoutés disent leur indignation, voire leur honte d'être Allemand face à l'exécution d'aviateurs abattus en vol (une « saloperie » allant à l'encontre de l'honneur d'un militaire), l'agonie des prisonniers soviétiques dans les camps, l'assassinat de civils, surtout l'assassinat de femmes et d'enfants. « Mais on s'exprime toujours dans la perspective du spectateur [...] qui ne pouvait rien changer au cours des événements. Il est rare que l'on développe l'idée d'une culpabilité personnelle. »

E. La perception du national-socialisme

Dans l'Allemagne nazie, et plus particulièrement parmi les soldats écoutés, « la foi dans le Führer demeura jusqu'à la fin de la guerre bien supérieure à la foi dans le système » nazi et beaucoup opèrent une nette distinction entre Hitler et l'Etat. « Ce qui est remarquable, c'est la confiance aveugle que les soldats font à Hitler. » Beaucoup de propos donnent d'ailleurs l'impression d'une relation personnelle avec Hitler, d'une forme de familiarité, d'intimité. « Plus les perspectives d'avenir sont douteuses, plus la foi dans le Führer doit être intense. » Quand la victoire finale semble devenue improbable, impossible, la compassion pour Hitler se développe ainsi que les théories de complot : « on trouve des causes extérieures pour toute espèce de doute sur le Führer ». Toutefois, « après le débarquement la foi dans le Führer décline fortement parmi les grades inférieurs tandis qu'elle a plutôt tendance à persister aux niveaux supérieurs. »

Les soldats peuvent exprimer des critiques, du scepticisme à l'égard des qualités personnelles des dirigeants nazis mais « on ne trouve pratiquement pas de confrontations politiques, de querelles sur les décisions et les perspectives, de positions ou de conceptions divergentes. C'est l'un des résultats centraux du régime totalitaire : la suppression des alternatives intellectuelles, la focalisation sur un chef charismatique. »

III. **Comment devient-on un assassin de femmes, d'enfants, de vieillards ?**

A. Une société « ordinaire »

Il est évident que « sous l'angle psychologique, les habitants de l'Allemagne nationale-socialiste étaient aussi normaux que [ceux de] n'importe quelle société de l'époque. » Comment donc beaucoup de soldats ont-ils pu massacrer des civils, perpétrer des crimes en masse, participer à la « Shoah par balles » ?

Il n'y a pas entre 1933 et 1945 en Allemagne, malgré une intense propagande, un total nivellement des consciences et des analyses politiques : « il y avait une quantité considérable d'insatisfactions, d'opinions et de comportements divergents. [...] Le cadre principal de ces expressions de la contradiction était [toutefois] la sphère privée, et à la rigueur semi-publique

(c'est-à-dire limité au cercle formé par les amis et collègues, par la table d'habitueés au bar, par les plus proches voisins). »

B. Un soldat doit obéir

Le rang et la fonction déterminent la marge de manœuvre du soldat : « plus on est en bas de la hiérarchie, plus on est tributaire des ordres et des décisions d'autrui. »

Chaque soldat définit son rôle « dans le contexte global de l'acte criminel, sans devoir se rendre à soi-même des comptes sur le fait qu'il a participé à quelque chose d'injuste. » Un des prisonniers de guerre déclare : « J'ai participé à toutes sortes de conneries, mais j'ai jamais dit : "Je veux y aller !" Je ne l'ai jamais fait. » Ainsi, si on n'est pas volontaire, si on ne fait qu'exécuter, on ne s'estime pas responsable, pas coupable !

Chaque soldat a une interprétation personnelle de ce qui se déroule lors des exécutions de masse. Un certain nombre de prisonniers portent un jugement négatif sur ce qu'il s'est passé ... mais ne remettent quasiment jamais en cause le fait qu'il y ait un « problème juif ». Un des prisonniers de guerre rapporte les propos d'un adjudant : « J'en ai plein le dos, de ces exécutions massives de juifs. Ces assassinats, ça n'est pas un métier ! On n'a qu'à donner ça à faire à des voyous. »

Dans les procès-verbaux d'écoute, toute une gamme d'analyses apparaît : sont évoquées « la souffrance qu'inflige la "mauvaise" mise en œuvre d'une persécution et d'une extermination des Juifs considérées comme "justes" en soi, [...], les souffrances que leurs actes causent aux acteurs³, [...] la question de savoir comment on aurait pu mener d'une manière plus intelligente et plus efficace le projet central de national-socialisme [à savoir] l'extermination des Juifs. » La crainte d'avoir à « payer ça un jour » est aussi énoncée par plusieurs prisonniers de guerre.

La presque totalité de ces soldats adhèrent donc aux thèses antisémites⁴ mais divergent sur les méthodes employées pour débarrasser l'Allemagne de ses juifs, voire les désavouent.

« On peut [toutefois] dire que l'extermination des juifs est un élément de l'univers cognitif des soldats », c'est-à-dire que tous savaient, qu'ils en parlent entre eux, qu'ils soient dans l'armée régulière ou dans les unités spéciales. « Si beaucoup de soldats connaissent le fait constitué par l'extermination des Juifs, mais aussi la forme sous laquelle elle se déroulait, ce savoir, en revanche, ne les intéressait pas particulièrement. Par comparaison avec les interminables discussions portant sur la technique des armes, des bombes, sur les décorations, les navires coulés et les avions abattus, par exemple, les récits s'intégrant dans le contexte du processus d'extermination restent relativement minces. »⁵

C. La violence a des origines très complexes

3 « Au début, on a dit, super, c'est mieux que d'être au service, mais au bout de quelques jours on aurait bien aimé le reprendre, le service. Ça tapait sur les nerfs, et ensuite on était abruti, ça ne faisait plus rien » (à propos des assassinats en Tchécoslovaquie)

4 « L'antisémitisme constitue un fond [= un contexte général], mais pas un motif » pour tuer des juifs

« On dit que la guerre rend bestial, que les soldats sont transformés en brutes par l'expérience de la violence et la confrontation avec des corps détruits, des camarades tués ». Les paroles des soldats montrent que le passage à l'acte de tuer des civils faibles et ne présentant aucun danger immédiat, relève de considérations beaucoup plus complexes :

- L'usage de la violence est souvent une expérience séduisante, fascinante. Elle provoque une excitation. « Il est possible qu'il suffise, pour cela, d'une arme ou d'un avion, d'une poussée d'adrénaline, voire du sentiment d'avoir du pouvoir sur des choses sur lesquelles on n'a pas l'habitude d'en détenir. S'y ajoute un cadre social dans lequel tuer est autorisé, voire souhaité. » A

propos d'exécutions de juifs, les auteurs constatent : « Cela amusait les hommes de pouvoir faire ce qu'ils n'auraient jamais été autorisés à faire dans des circonstances ordinaires – de connaître le sentiment d'être en droit de tuer quelqu'un impunément, d'exercer un pouvoir total, de faire quelque chose de parfaitement inhabituel sans avoir à redouter la moindre sanction. [...] Manifestement, pour un nombre non négligeable d'hommes, l'assassinat gratuit était une tentation pratiquement irrésistible. Une violence de ce type n'a besoin ni de motivations ni de raisons. Que l'on soit autorisé à l'exercer suffit. »

Il est à remarquer que lors d'exécutions de masse de civils, « on voyait régulièrement des spectateurs se rassembler autour des fosses d'exécutions comme dans une arène – habitants des bourgades, soldats de la Wehrmacht, membres de l'administration civile – et transformer l'extermination massive en spectacles semi-publics dotés d'une valeur de divertissement, ce pour quoi ils n'étaient pas explicitement prévus. » Ce ne sont donc pas seulement les exécutants qui ressentent l'excitation, la fascination, l'attrait irrésistible !

- Les soldats se livrent dans leurs récits à des exagérations du nombre de victimes exécutées mettant ainsi en évidence une « esthétique narrative de la violence », la recherche du « spectaculaire » qui prouvent que la violence est à leurs yeux méliorative.
- Les récits de très nombreux prisonniers de guerre « laissent penser que les soldats font preuve d'emblée, d'une violence extrême. » Un lieutenant qui raconte le largage de bombes en Pologne précise que la première fois « Ca ne m'a pas plu. Le troisième jour, ça m'était indifférent, et le quatrième j'y prenais plaisir. » Il explique qu'il poursuivait depuis son avion des soldats et des civils dans les champs avec les fusils-mitrailleurs : « On voyait [aussi] les chevaux voler en morceaux. [...] Les chevaux me faisaient de la peine. Les gens, pas du tout. »
- La violence peut être exercée par un individu pour elle-même, sans aucun objectif théorique, idéologique. Cette forme de violence nous semble inacceptable et incompréhensible dans nos sociétés modernes, fondées sur des règles morales et juridiques, et sur le monopole de l'Etat quant à l'utilisation de la violence. Pourtant, de même que les individus ont des besoins sexuels, il semble qu'il y ait un besoin de violence, qui dans la vie ordinaire est normalement maîtrisé, jugulé. « Après tout, si l'espèce humaine a survécu, ce n'est pas parce qu'elle était pacifique, mais grâce à la

5 Toutefois les comptes-rendus des écoutes sont à destination militaire et la sélection a sans doute privilégié les informations importantes pour ce thème. (voir I. Analyse des sources et leurs limites)

violence qu'elle exerçait dans la chasse ou à l'égard de ses concurrents de toute sorte dans la course à l'alimentation. »

- La définition de l'ennemi, du terroriste, même si elle est absurde, permet à l'exécuteur de tuer sans broncher des enfants, des bébés : « il s'agit d'un déplacement du cadre de référence dans lequel l'appartenance au groupe joue dans la définition des ennemis un plus grand rôle que toutes les autres caractéristiques, tel l'âge des personnes en question. [...] Le fait de tuer de sang-froid des êtres classés dans la catégorie des ennemis relève du système concret des normes de la guerre. »

Le comportement [réel ou supposé] de ceux qu'on définit comme des "adversaires" justifie sa propre brutalité. Ces adversaires sont supposés présenter un danger ; ils perdent toute caractéristique en tant que personne, deviennent en quelque sorte une abstraction, une globalité - « l'ennemi » - qu'il faut éliminer.

- « La conscience de participer à un crime ne constitue pas un motif suffisant pour *ne pas* le commettre. Il existe une foule de raisons sociales ou pratiques pour continuer, même lorsqu'on voit *réellement* que des limites sont franchies ; et de la même manière, une foule de stratégies sociales et personnelles permettent de réduire la dissonance cognitive⁶ qui s'instaure en de telles occasions. »
- La mise à mort de masse a rapidement pris les caractéristiques d'une division du travail. On peut parler d'une « professionnalisation de l'assassinat », d'une standardisation du déroulement des mises à mort massives. Et donc, comme dans une usine, chaque acteur ne voit que sa tâche, le « produit final » devenant abstrait. Par ailleurs, dans cette vaste organisation, l'exécuteur pense qu'on a besoin de lui, de ses compétences, de son abnégation et considère sa mission comme une preuve de confiance. Les auteurs considèrent que « c'est pour cette raison qu'il n'est aucun besoin de restructuration psychique profonde [...] pour pouvoir tuer en temps de guerre. »
- L'éthique nationale-socialiste exige de ne pas tirer d'avantage personnel des crimes, viols, de n'agir qu'au nom de l'intérêt supérieur du pays. Cette forme de morale intègre qu'on puisse souffrir soi-même de faire un « sale boulot » mais autorise à pratiquer le meurtre sans se sentir pour autant mal d'un point de vue moral. « L'extermination était une mission désagréable et qui allait à l'encontre de l'"humanité" de l'exterminateur, mais la singularité et la force de caractère de ce dernier se manifestaient précisément dans sa capacité à se dépasser afin de tuer. »
On peut donc constater que les civils subissent des souffrances épouvantables « sans que cela ait la moindre conséquence sur la question de savoir s'il faut respecter ou refuser un ordre » d'exécution de ces civils. Les auteurs précisent : « Si l'obéissance s'imposait aux soldats, c'était moins par peur de la punition qu'en raison de son solide ancrage dans leur propre cadre de référence. »

Ainsi « la guerre forme un contexte d'événements et d'actions dans lequel les gens font ce qu'ils ne feraient jamais dans d'autres conditions. Dans ce contexte, des soldats tuent des Juifs sans être antisémites et défendent leur pays de manière "fanatique" sans être nationaux-socialistes. »

6 Quand l'individu se trouve confronté à une réalité qu'il ne peut pas modifier et qui n'est pas conforme à ce qu'il pouvait attendre, à ses valeurs, ses savoirs, il éprouve un fort malaise, surtout si l'inattendu est fortement connoté négativement. Pour supporter cette situation, il peut modifier son interprétation de la réalité. Cela lui permet de continuer à vivre dans des conditions qu'il aurait souhaité différentes.

L'idéologie peut être un prétexte pour déclencher une guerre mais n'explique pas pourquoi des soldats commettent des crimes de guerre, des meurtres de civils.

Il faut noter aussi « l'élément de camaraderie et le rôle extraordinairement important du groupe, sans [lesquels] le comportement individuel du soldat en temps de guerre est purement incompréhensible. [...] Le rôle du groupe [...] est beaucoup plus important que celui, par exemple, des convictions idéologiques, des conceptions politiques ou des motifs de vengeance personnelle. »

Les auteurs terminent ainsi leur ouvrage : « Quand on cesse de définir la violence comme une déviance, on en apprend plus sur notre société et sa manière de fonctionner qu'en continuant à partager les illusions qu'elle se fait sur elle-même. Lorsque, donc, on replace la violence, sous ses diverses formes, dans l'inventaire des possibilités d'action sociale des communautés de survie humaines, on voit que celles-ci sont toujours des communautés de destruction. La confiance qu'ont les Temps modernes dans la distance qu'ils auraient prise par rapport à la violence est illusoire. Les gens tuent pour les raisons les plus diverses. Les soldats tuent parce que telle est leur mission. »

Martine Giboureau

Juillet 2014